De l'origine du bol en gneiss d'Aménirdis I^re^
(British Museum EA 4701)

Pierre Meyrat
Université de Genève

Hommage à Günter Dreyer, pour son 70^e^ anniversaire

PARMI SES collections égyptiennes, le British Museum conserve un assez grand bol en gneiss dioritique (EA 4701) portant une inscription d'Aménirdis I^re^ [fig. 1], brièvement mentionné dans plusieurs ouvrages [1]. Mais si l'inscription date de la XXV^e^ dynastie, le récipient qui lui sert de support remonte certainement à une époque bien plus ancienne, comme le suggèrent à la fois son profil archaïque [2] [fig. 2] [3] et la pierre utilisée : en effet, les carrières correspondant à ce type de gneiss ont vraisemblablement cessé d'être exploitées vers la fin du Moyen Empire [4].



Fig. 1. EA 4701 (© The Trustees of the British Museum).

[1] PM I²/2, 840 ; B.G. ASTON, *Ancient Egyptian Stone Vessels*, *SAGA* 5, Heidelberg, 1994, p. 64 ; K. JANSEN-WINKELN, *Inschriften der Spätzeit* III, Wiesbaden, 2009, p. 278-279 (28) ; C. KOCH, *„Die den Amun mit ihrer Stimme zufriedenstellen" : Gottesgemahlinnen und Musikerinnen im thebanischen Amunstaat von der 22. bis zur 26. Dynastie*, *SRaT* 27, Dettelbach, 2012, p. 74 et 95 (19).

[2] « (…) the shape of the vessel – a flat-bottomed bowl with incurving, squared rim – dates to Dynasties 1-4. Despite the archaizing style of much of the art produced in Dynasty 25, this vessel may actually be a reused one, as diorite gneiss is not known in other works of the 25th Dynasty », B.G. ASTON, *loc. cit.*

[3] Dessin et encrage de l'auteur ; je remercie les conservateurs et collaborateurs du *Department of Ancient Egypt and Sudan* pour les photos et pour m'avoir permis d'étudier l'objet au British Museum, début août 2013.

[4] Carrières du Gebel el-'Asr, où l'on extrayait le gneiss dioritique et le gneiss anorthositique, à faible teneur en hornblende, voir P.T. Nicholson, I. Shaw (éd.), *Ancient Egyptian Materials and Technology*, Cambridge, 2000, p. 32-34 ; I. SHAW *et al.*, « Quarrying and landscape at Gebel el-Asr in the Old and Middle Kingdoms », dans Fr. Raffaele *et al.* (éd.), *Recent Discoveries and Latest Researches in Egyptology*, Wiesbaden, 2010, p. 295.

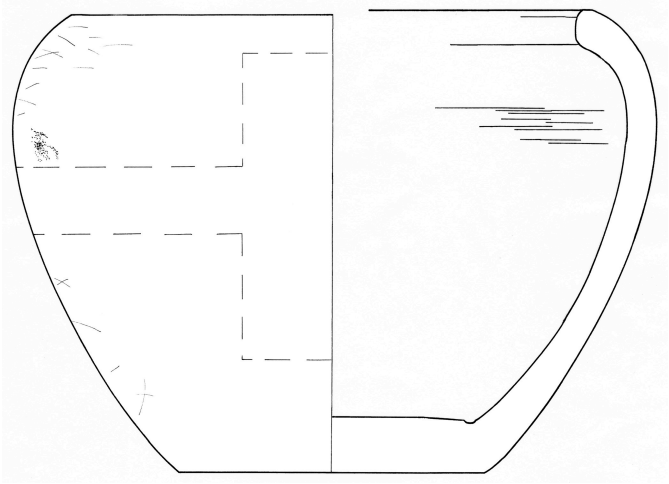


Fig. 2. Profil (1:2).

Description

Grand bol en gneiss dioritique au profil convexe légèrement irrégulier, dont la hauteur varie entre 12,1 et 12,3 cm : si l'on place les cartouches face à soi, c'est la partie droite du bol qui est la plus haute, suivie de près par la partie arrière. Le bord est rentrant, donnant au récipient un bel arrondi, avec une lèvre plus ou moins carrée aux arêtes peu marquées. Le fond du bol présente un cercle presque plat, séparé des parois intérieures par un sillon peu profond large de 3 mm environ. Le récipient repose sur une base circulaire plate très régulière de 8,2 cm de diamètre. L'extérieur est bien lisse, et l'intérieur présente quelques stries concentriques dans la partie supérieure, plus visibles sur la partie droite, dues à l'usage du foret. Bien qu'entier, l'objet a été cassé en trois parties recollées ensemble, l'une très grande qui englobe toute la base, et deux plus petites de taille à peu près équivalente ; ne manquent que quelques minuscules morceaux aux jointures. Il est aussi légèrement abîmé sur une petite zone située au début de l'inscription horizontale, au-dessus du cartouche. Poids : 1,7 kg.

Quant à sa provenance, il semblerait qu'il ait été découvert et/ou acheté à Louqsor [5], mais il n'a malheureusement pas été possible de retrouver la mention de ce récipient dans les manuscrits de Wilkinson conservés à la Bodleian Library d'Oxford [6]. Quoi qu'il en soit, le gneiss a été régulièrement utilisé pour la fabrication de récipients de la fin de l'époque prédynastique à la fin de l'Ancien Empire, et le profil de ce récipient est typique des trois ou quatre premières dynasties, soit de l'époque thinite au début de l'Ancien Empire [7].

[5] PM I²/2, 840 : « WILKINSON MSS. v. 153 [bottom left] ('Piccinini's vase'). » Piccinini avait une maison sur la rive ouest de Thèbes, voir M.L. Bierbrier (éd.), *Who was who in Egyptology* (4th revised edition), Londres, 2012, p. 432. Notons qu'il a aussi fouillé à Abydos, voir J. TAYLOR, « The exploitation of the site of Abydos by European collectors 1815-1840 », dans *Abstracts of the ASTENE Conference, Aston University Birmingham, (July 12-15, 2013)*, p. 14, document disponible en ligne :
<www.astene.org.uk/wp-content/uploads/2013/06/abstracts-black.pdf>.

[6] Je remercie chaleureusement Mme Eva Oledzka, bibliothécaire à la Bodleian Library, pour ses recherches.

[7] B.G. ASTON, *op. cit.*, p. 64, 113 (53) et 170 (*diorite gneiss*). Pour un exemple de bol similaire, voir G.A. REISNER, *Mycerinus*, Cambridge (MA), 1931, p. 186, fig. 56 (profil 16) et pl. 69 a (rang du haut, 4e récipient), où le gneiss est encore appelé *diorite* selon la terminologie de Petrie.

La tombe d'un ancien roi

On peut donc se demander sur quel site la Divine Adoratrice aurait pu récupérer une telle antiquité pour se l'approprier en y ajoutant sa griffe [8]. En l'état actuel de nos connaissances, la réponse qui s'impose comme la plus probable est la suivante : ce bol provient certainement de la nécropole abydénienne d'Umm el-Qa'âb, et plus précisément de la tombe du dernier roi de la IIe dynastie, l'Horus-Seth Khâsekhemoui.

En effet, Umm el-Qa'âb est à ce jour la seule nécropole ancienne ayant livré du matériel inscrit au nom d'Aménirdis Ire : au cours de ses fouilles, Émile Amélineau avait retrouvé un petit fragment de récipient en calcite présentant, en partie conservé mais clairement reconnaissable, le cartouche de la Divine Adoratrice [fig. 3] [9]. Ce fragment est aujourd'hui conservé aux Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles (E.4428) [10].



Fig. 3. E.4428 (photo : A. Effland).

Plus récemment, les fouilles du DAIK ont mis au jour un morceau de pierre dure orné du cartouche assez fragmentaire d'une Aménirdis [11] désignée comme « juste de voix », ce qui ne signifie pas pour autant qu'elle était déjà morte au moment de l'inscription [12].

[8] Son nom sur une situle de bronze pourrait aussi résulter d'une usurpation, voir R. SCHULZ, « Ein neuer Beleg des Kaschta und Amenirdis' I. », dans D. Kessler *et al.* (éd.), *Texte – Theben – Tonfragmente. Festschrift für Günter Burkard*, *ÄAT* 76, Wiesbaden, 2009, p. 370-376 et <http://art.thewalters.org/detail/76443>.

[9] Avec l'autorisation des Musées royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles. Je remercie le Dr. Andreas Effland pour cette photo et le Dr. Luc Delvaux pour son aimable autorisation de reproduction.

[10] L. SPELEERS, *Recueil des inscriptions égyptiennes des Musées Royaux du Cinquantenaire à Bruxelles*, Bruxelles, 1923, p. 81, n° 306 ; PM V, 90 ; A. LEAHY, « Kushite Monuments at Abydos », dans Chr. Eyre *et al.* (éd.), *The Unbroken Reed. Studies in the Culture and Heritage of Ancient Egypt in Honour of A. F. Shore*, *EES Occasional Publications* 11, Londres, 1994, p. 190 ; K. JANSEN-WINKELN, *Inschriften der Spätzeit* III, p. 277 (Abydos) ; U. EFFLAND, J. BUDKA, A. EFFLAND, « Studien zum Osiriskult in Umm el-Qaab/Abydos », *MDAIK* 66, 2010, p. 78, n. 337 ; U. et A. EFFLAND, *Abydos. Tor zur ägyptischen Unterwelt*, Darmstadt, Mayence, 2013, p. 79.

[11] Ab K 8269, voir U. EFFLAND, J. BUDKA, A. EFFLAND, *MDAIK* 66, p. 77 *in fine* ; U. et A. EFFLAND, *Abydos*, p. 80, fig. 6. Je remercie Leon Ziemer et le Dr. Andreas Effland pour leurs informations sur ce fragment.

[12] *Wb* II, 18, 10-11, et *LÄ* III, 1109, n. 11-12 ; voir aussi J. RAY, « Two Inscribed Objects in the Fitzwilliam Museum, Cambridge », *JEA* 58, 1972, p. 252.

Or, parmi les tombes de l'ancienne nécropole royale d'Abydos, c'est principalement celle de Khâsekhemoui [13] qui a livré des récipients en gneiss. Certains de ces récipients ont même été retrouvés en assez bon état par les premiers fouilleurs : c'est notamment le cas d'un bol à fond plat et de deux coupes découverts par Amélineau, aujourd'hui conservés au Musée royal de Mariemont sous les numéros B.107 [fig. 4], 113 et 114 [14]. Bien que plus petit (9,5 cm de hauteur), le bol B.107 présente le même type de profil que celui du British Museum.



Fig. 4. B.107 (© Musée royal de Mariemont. Photo : M. Lechien).

Lors de ses fouilles de la même tombe, Flinders Petrie avait retrouvé intact un large bol peu profond en gneiss anorthositique (5 cm de haut pour 19 cm de diamètre) dans les décombres d'un mur, entre les chambres 40 et 44, soit assez près de la sépulture royale [15]. Ce récipient est aujourd'hui conservé au Museum of Fine Arts de Boston [16].

Enfin, les nouvelles fouilles de la tombe de Khâsekhemoui [17] dirigées par Günter Dreyer ont mis au jour un grand nombre de fragments de récipients en pierre, où le gneiss occupe également une place de choix. Parmi les récipients qui peuvent être reconstitués se trouve

[13] Ce roi ayant été enterré par son épouse Ni-Maât-Hep et leur fils Djoser, les récipients de sa tombe doivent correspondre à la charnière entre les II^{e} et III^{e} dynasties, voir G. DREYER, « Der erste König der 3. Dynastie », dans H. Guksch, D. Polz (éd.), *Stationen : Beiträge zur Kulturgeschichte Ägyptens. Rainer Stadelmann gewidmet*, Mayence, 1998, p. 31-34. Le gneiss était très apprécié à la III^{e} dynastie, voir ASTON, *op. cit.* p. 63-64.

[14] C. DERRIKS, L. DELVAUX, *Antiquités égyptiennes au Musée royal de Mariemont*, Morlanwelz, 2009, p. 310-311 (B.107) et 316-317 (B.113 et 114). Voir également le site <www.musee-mariemont.be> et suivre le lien vers les collections en ligne. Je remercie Mme Marie-Françoise Tilliet et les conservateurs du Musée royal de Mariemont pour leur aimable autorisation de reproduction.

[15] W.M.Fl. PETRIE, *The Royal Tombs of the Earliest Dynasties* II, *EEF* 21, Londres, 1901, p. 27, pl. IX : 11 et pl. LXIII (*diorite bowl*).

[16] Accession Number 01.7284, voir : <www.mfa.org/collections/object/stone-dish-51>.

[17] Pour les rapports préliminaires sur la fouille de cette tombe, voir G. DREYER *et al.*, « Umm el-Qaab. Nachuntersuchungen im frühzeitlichen Königsfriedhof », *MDAIK* 54, 1998, p. 164-166 ; *MDAIK* 56, 2000, p. 122-128 ; *MDAIK* 59, 2003, p. 108-124 ; *MDAIK* 62, 2006, p. 110-122 ; *MDAIK* 67, 2011, p. 85-90.

notamment un bol en gneiss dioritique [fig. 5] dont le profil [fig. 6] [18] diffère quelque peu de celui de Londres (8,5 cm de hauteur). Des fragments de récipients plus grands ont aussi été retrouvés, mais leur profil demeure incomplet.



Fig. 5. Fragments jointifs (DAI Kairo. Photo : P. Meyrat).

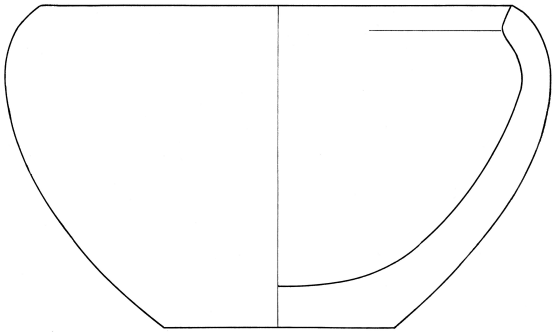


Fig. 6. Profil général (1:2).

L'inscription

À l'origine, l'inscription gravée devait être incrustée d'une pâte d'ocre rouge, d'après la notice du *Guide* publié par le British Museum en 1922 [19]. Actuellement, l'inscription gravée est recouverte d'une peinture blanche d'aspect récent et peu soigné, probablement ajoutée à des fins d'exposition [fig. 7a-e]. Au centre se trouve le protocole d'Aménirdis I^re :

[18] Encrage effectué d'après un dessin d'Alexander Pokorny, que je remercie de m'avoir généreusement transmis sa documentation sur ce matériel.
[19] E.A.W. Budge (éd.), *A Guide to the Fourth, Fifth and Sixth Egyptian Rooms, and the Coptic Room (British Museum)*, Londres, 1922, p. 10 (53) : « inlaid with red paint ».



(**1**) *Ḥmt-nṯr* ⟨*Ḥʿ-nfrw-Mwt*⟩ *ʿnḫ.tỉ,* (**2**) *dwɜt-nṯr* ⟨*Ỉmn-ỉr-dỉ-s*⟩ *ḏt.*

L'Épouse Divine ⟨Khâ-néférou-Mout⟩, douée de vie, la Divine Adoratrice ⟨Aménirdis⟩, éternellement.

Tout autour du bol, de part et d'autre du protocole, est gravée une ligne de hiéroglyphes lisible de droite à gauche [20] :



Ỉw ḏrt-nṯr ⟨*Ỉmn-ỉr-dỉ-s*⟩ *ʿnḫ.tỉ m Ḥr wɜḏ n Sḫmt Bɜstt. Ỉr(w) r mk(t)=s. Nn ḫftyw n Nbt-ḏt sp-3.*

La Main du dieu ⟨Aménirdis⟩ douée de vie est Horus, *wadj* (**a**) de Sekhmet et Bastet (**b**). Fait pour sa protection (**c**). Il n'existe pas d'ennemis de la Maîtresse de l'éternité (**d**), trois fois.

(**a**) Le « *wadj* » de Sekhmet, mentionné dans de nombreux textes de protection magique [21], est très ambigu : souvent traduit par « rejeton », ce terme pourrait aussi désigner le sceptre de la déesse ou une amulette papyriforme. La question de sa traduction reste ouverte [22], d'autant que l'absence fréquente de déterminatif joue sans doute volontairement sur la polysémie du terme [23]. En outre, le mot *wɜḏ*, « vert », peut, par euphémisme, remplacer *dšr*, « rouge » [24], et c'est peut-être de ce côté qu'il faut chercher : un candidat intéressant serait alors le terme *dšr(w)*, qui peut désigner le « sang », mais aussi le « courroux » [25], et notamment celui de la déesse Sekhmet [26]. Le terme

[20] Une version parallèle légèrement différente est inscrite sur un grand récipient (?) de calcite d'Aménirdis I^re^, également conservé au British Museum (EA 24709), voir PM I²/2, p. 842 ; K. JANSEN-WINKELN, *Inschriften der Spätzeit* III, p. 279 (29) ; C. KOCH, *op. cit.*, p. 74 (lire *Nefertem* et non *Atum*) et 95 (20). De forme presque sphérique, l'objet est muni de deux ouvertures circulaires, l'une assez petite (entourée de l'inscription), l'autre deux fois plus large ; je remercie Marie Vandenbeusch d'avoir attiré mon attention sur cette curiosité.

[21] Voir J.-Cl. GOYON, « Sur une formule des rituels de conjuration des dangers de l'année », *BIFAO* 74, 1974, p. 77-80. A ce jour, le plus ancien papyrus contenant cette formule est le P. Ramesseum XVII (BM EA 10770), qui présente des parallèles avec le P. Leyde I 346, voir P. MEYRAT, *Les papyrus magiques du Ramesseum. Recherches sur une bibliothèque privée de la fin du Moyen Empire*, thèse de doctorat soutenue à l'Université de Genève le 19 mai 2012 (publication en préparation) ; pour les documents tardifs, voir J.Fr. QUACK, « Die hieratischen und hieroglyphischen Papyri aus Tebtynis – ein Überblick », dans K. Ryholt (éd.), *The Carlsberg Papyri 7 : Hieratic Texts from the Collection*, *CNI Publications* 30, Copenhague, 2006, p. 4-5.

[22] Voir en dernier lieu A.H. PRIES, *Das nächtliche Stundenritual zum Schutz des Königs und verwandte Kompositionen*, *SAGA* 27, Heidelberg, 2009, p. 96, n. 551.

[23] Voir aussi R.K. RITNER, *The Mechanics of Ancient Egyptian Magical Practice*, *SAOC* 54, Chicago, 1993, p. 51, n. 240.

[24] Voir G. LEFEBVRE, « Rouge et nuances voisines », *JEA* 35, 1949, p. 73-74 ; J.Fr. QUACK, « Mit grüner Tinte rot schreiben? », *GM* 165, 1998, p. 7-8 ; B. MATHIEU, « Les couleurs dans les Textes des Pyramides : approche des systèmes chromatiques », *ENiM* 2, 2009, p. 42-47 ; dans l'Onomasticon du Ramesseum, le taureau au pelage entièrement roux est représenté par le signe *wɜḏ* (M 13), voir A.H. GARDINER, *Ancient Egyptian Onomastica*, Oxford, 1947, vol. I, p. 22 et pl. V : B 1.

[25] *Wb* V, 491-492 ; R. VAN DER MOLEN, *A Hieroglyphic Dictionary of Egyptian Coffin Texts*, *ProblÄg* 15, Leyde, 2000, p. 806-807.

[26] J.-Cl. GOYON, *Confirmation du pouvoir royal au nouvel an [Brooklyn Museum Papyrus 47.218.50]*, *BdE* 52, Le Caire, 1972, p. 58 (II, 13) et 91 (69) avec renvoi à F*CD*, p. 316.

wꜣḏ(w) désignerait alors une colère contenue, un courroux maîtrisé et utilisé comme protection magique [27], mais cette interprétation reste hypothétique.

(**b**) Déesses félines étroitement associées à l'Œil de Rê, Sekhmet et Bastet jouent notamment un rôle dans le rituel des quatre boules, où elles président à la protection de l'est [28]. Ce rituel était destiné à protéger Osiris contre les attaques de Seth. Ici, la version parallèle omet Horus (qui apparaît plus loin dans une version « classique » de la formule de protection) et remplace Sekhmet par son fils Néfertoum [29] : la Divine Adoratrice y est directement identifiée à celui-ci et à Bastet.

(**c**) S'agit-il ici de la protection qu'elle accorde [30] ou dont elle bénéficie ? Les deux interprétations sont possibles. Le mot *mkt* désigne une protection de nature magique [31] ; ici, le parallèle préfère le mot de sens proche *sꜣ*, qui peut désigner une amulette ou la protection accordée par celle-ci [32].

(**d**) La simple ligne horizontale sous les trois traits du pluriel de *ḫftyw* pourrait aussi représenter un *s* [33], autorisant une lecture *nn ḫftyw=s nb(w) ḏt sp-3*, « tous ses ennemis sont inexistants pour toujours, trois fois » [34], mais une écriture *nbt* pour *nbw* semble étonnante dans un texte gravé sur pierre. Le fragment de socle UC London 14739, également attribué à Aménirdis I^re, présente même le mot *nbw* écrit avec son complément phonétique : [35]. À notre avis, il faut bien lire ici *Nbt-ḏt*, « Maîtresse de l'éternité », épiclèse assez courante de la barque-*nšmt* d'Osiris à Abydos [36]. Du fait

[27] « Au rouge du sang versé s'oppose le vert de la régénération et de la vigueur », comme le souligne M. ÉTIENNE, *Heka. Magie et envoûtement dans l'Égypte ancienne*, Paris, 2000, p. 54. Notons que Sekhmet et Bastet sont toutes deux susceptibles de propager la pestilence ou au contraire de protéger contre elle, voir Chr. LEITZ, *Tagewählerei (Textband)*, *ÄgAbh* 55, Wiesbaden, 1994, p. 134, n. 85.

[28] J.-Cl. GOYON, « Textes mythologiques II. "Les Révélations du Mystère des Quatre Boules" », *BIFAO* 75, 1975, p. 398. Pour une attestation archéologique du rituel, voir Chr. ZIEGLER, « À propos du rite des quatre boules », *BIFAO* 79, 1979, p. 437-439 et pl. LX. Voir aussi C. GRAINDORGE, « La Quête de la lumière au mois de Khoiak: Une histoire d'oies », *JEA* 82, 1996, p. 92.

[29] Sur ce dieu dans les textes magiques, voir J.-Cl. GOYON, *Le recueil de prophylaxie contre les agressions des animaux venimeux du Musée de Brooklyn. Papyrus Wilbour 47.218.138*, *SSR* 5, Wiesbaden, 2012, p. 54-55, n. 4.

[30] Pour une Divine Adoratrice en archère protégeant la butte osirienne dans un rite parallèle au lancer des boules par le roi, voir M.F. AYAD, *God's wife, God's servant: the God's Wife of Amun (c. 740–525 BC)*, New York, 2009, p. 87-90 ; les quatre cibles sont probablement des pains, comme le suggère S. SCHOTT, *Ägyptische Quellen zum Plan des Sphinxtempels*, *BÄBA* 10, Wiesbaden, 1970, p. 60, voir aussi W. WRESZINSKI, « Bäckerei », *ZÄS* 61, 1926, p. 8 Abb. 20 (Atlas 125/6), et T. SÄVE-SÖDERBERGH, *Four Eighteenth Dynasty Tombs*, Oxford, 1957, p. 24 et pl. XXII (à gauche) : cela expliquerait sans doute les signes  de l'inscription, à lire simplement *t=f* : « son pain » (du dieu), dont la traduction a posé problème, voir R.A. PARKER, J. LECLANT, J.-Cl. GOYON, *The Edifice of Taharqa by the Sacred Lake of Karnak*, *BES* 8, New york, 1979, p. 61, n. 8, et 64, n. 30.

[31] Voir H.-W. FISCHER-ELFERT, « Pap. Ebers Nr. 1-3 – Reflexionen eines altägyptischen Heilers über seine Initiation? », dans H.-W. Fischer-Elfert (éd.), *Papyrus Ebers und die antike Heilkunde*, *Philippika* 7, Wiesbaden, 2005, p. 136, n. 14.

[32] Voir J. RAY, *JEA* 58, p. 252 et R.K. RITNER, *Mechanics*, p. 49.

[33] Dans le parallèle, il s'agit d'un *s* (O 34), voir K. JANSEN-WINKELN, *op. cit.* ; il pourrait toutefois s'agir d'une erreur due à la copie d'un document hiératique. Sur notre bol, le trait horizontal représente plutôt le *n* (N 35), comme dans le nom d'Amon ou la négation *nn*, et le signe O 34 est tracé sans ambiguïté (voir fig. 7e).

[34] Compris ainsi par C. KOCH, *op. cit.*, p. 74 et 95 (19) : « ohne dass es irgendwelche Feinde gibt auf ewig ».

[35] K. JANSEN-WINKELN, *op. cit.* p. 277 (22) et <www.digitalegypt.ucl.ac.uk/thebes/late/uc14739.html>.

[36] *LGG* IV, 168. Sur cette barque, voir notamment M.-Chr. LAVIER, « Les formes d'écriture de la barque *nšmt* », *BSEG* 13, 1989, p. 89-101 ; J.-L. CHAPPAZ, « Un nouveau prophète en Abydos », *BSEG* 14, 1990, p. 27-28 (e) ; C. GRAINDORGE-HÉREIL, *Le Dieu Sokar à Thèbes au Nouvel Empire*, *GOF* 28/1, Wiesbaden, 1994, p. 222-228 ; M.-Chr. LAVIER, « La barque-*nechemet* dans le chapitre 409 des Textes des Sarcophages », dans J.-Cl. Goyon, Chr. Cardin (éd.), *Actes du neuvième congrès international des égyptologues* II, *OLA* 150, Louvain, 2007, p. 1083-1090.

de son étroite association à Osiris, voire de son identification à ce dernier [37], cette barque sacrée est également susceptible d'avoir des ennemis [38]. Elle dispose d'ailleurs de son propre rituel de protection, dont la plus ancienne version connue à ce jour remonte au règne de Ramsès II (chapelle TT 7 de Ramosé à Deir el-Médîna) [39]. L'inscription d'Aménirdis I^re^ semble donc s'inscrire dans un contexte de protection de la barque d'Osiris, mais il pourrait également s'agir ici d'une simple féminisation de l'épithète *Nb-ḏt*, « Maître de l'éternité », fréquemment portée par Osiris [40] : la Divine Adoratrice emprunterait alors certaines prérogatives au dieu. Ici encore, l'inscription joue peut-être sur les deux tableaux.

Conclusion

L'importance d'Abydos et de ses nécropoles à la XXV^e^ dynastie a déjà été soulignée dans diverses publications [41]. À cette époque, le culte d'Osiris était très développé, y compris à Thèbes [42] : dans le secteur nord de Karnak [43], Aménirdis I^re^ a notamment déposé une statue de calcite dans la chapelle d'Osiris maître de la vie (*nb ʿnḫ*) dont elle assurait également les offrandes [44]. Dans la chapelle d'Osiris souverain de l'éternité (*ḥqꜣ ḏt*), elle désigne clairement ce dieu comme « son père », omettant à cette occasion toute autre information sur ses origines [45]. Par ailleurs, la tombe de son intendant Harwa à el-ʻAsâsîf (TT 37) présente des points communs architecturaux avec l'Osireion d'Abydos [46].

[37] Voir M.-Chr. LAVIER, « Les mystères d'Osiris à Abydos d'après les stèles du Moyen-Empire et du Nouvel Empire », dans S. Schoske (éd.), *Akten des vierten internationalen Ägyptologen Kongresses München 1985*, *BSAK* 3, Hambourg, 1989, p. 292.

[38] Stèle d'Iykhernofret (Berlin ÄM 1204), l. 18 : *ḥsf.n=ỉ [sbiw / rst] (?) ḥr nšmt*, voir R.K. RITNER, *Mechanics*, p. 188-189, n. 880 ; stèle de Wahka (Berlin ÄM 21822), verso : *r ḥsf sbỉ ḥr nšmt*, voir D. FRANKE, « Middle Kingdom hymns and other sundry religious texts – an inventory », dans S. Meyer (éd.), *Egypt – Temple of the Whole World. Studies in Honour of Jan Assmann*, Leyde, Boston, 2003, p. 119 ; stèle de Néferhotep I^er^ (Caire JE 6307), l. 18 : *sḥr sbỉ ḥr nšmt*, voir W. HELCK, *Historisch-biographische Texte der 2. Zwischenzeit und neue Texte der 18. Dynastie*, *KÄT* 5, Wiesbaden, 1975, p. 25 ; *Edfou* VII, 327, 13 : *ḫfty n nšmt*. Le texte tardif du P. Berlin P. 8278 y fait aussi allusion, voir Fr. GAUDARD, « Pap. Berlin P. 8278 and Its Fragments: Testimony of the Osirian Khoiak Festival Celebration during the Ptolemaic Period », dans V.M. Lepper (éd.), *Forschung in der Papyrussammlung. Eine Festgabe für das Neue Museum*, Berlin, 2012, p. 272-276.

[39] Voir J.-Cl. Goyon, « Textes mythologiques I. "Le livre de protéger la barque du dieu" », *Kêmi* 19, 1969, p. 25. Ce texte de protection était notamment récité lors du rituel d'embaumement d'Apis, voir R.L. VOS, *The Apis Embalming Ritual. P. Vindob. 3873*, *OLA* 50, Louvain, 1993, p. 52, 166 et 250 (r° IV 18 : II).

[40] *Wb* V, 507, 9-11 ; *LGG* III, 791-792.

[41] Pour ce dossier, se référer à la bibliographie établie par U. EFFLAND, J. BUDKA, A. EFFLAND, *MDAIK* 66, p. 77-78, n. 337 ; depuis, voir aussi J. BUDKA, « Kuschiten in Abydos: Einige Überlegungen zur Nutzung von *Cemetery D* (Mace) während der 25. Dynastie », *GM* 232, 2012, p. 29-51 ; P. MEYRAT, « Der Name des Kronprinzen Taharqas », *ZÄS* 139, 2012, p. 54-56 ; U. et A. EFFLAND, *Abydos*, p. 78-82.

[42] Voir en premier lieu J. LECLANT, *Recherches sur les monuments thébains de la XXV^e^ dynastie dite éthiopienne*, *BdE* 36, Le Caire, 1965, p. 262-286 et 356-359.

[43] Pour un plan d'ensemble, voir L. COULON, C. DEFERNEZ, « La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-Djefaou à Karnak. Rapport préliminaire des fouilles et travaux 2000-2004 », *BIFAO* 104/1, 2004, p. 136-138.

[44] Voir à ce propos K. JANSEN-WINKELN, « Amenirdis und Harwa », *DiscEg* 35, 1996, p. 42 (7) et O. PERDU, « L'avertissement d'Aménirdis I^ère^ sur sa statue Caire JE 3420 (= CG 565) », *RdE* 47, 1996, p. 60 u.

[45] Comme le souligne M.F. AYAD, *God's wife, God's servant*, p. 132.

[46] Voir S. EINAUDI, « The "Tomb of Osiris": An Ideal Burial Model? », dans J.-Cl. Goyon, Chr. Cardin (éd.), *Actes du neuvième congrès international des égyptologues* I, *OLA* 150, Louvain, 2007, p. 483.

La tombe de Djer à Umm el-Qa'âb fut considérée comme la tombe d'Osiris au plus tard dès le Moyen Empire [47], mais les autres tombes royales de la nécropole devaient aussi bénéficier d'une aura à la fois antique et osirienne, et les objets faisant partie de leur équipement funéraire étaient certainement considérés comme de véritables reliques [48].

Au vu de la probable allusion à la « Maîtresse de l'éternité », dénomination fréquente de la barque sacrée d'Osiris, on peut supposer que c'est précisément en raison de son caractère osirien que le bol a été subtilisé dans la tombe de Khâsekhemoui, laquelle devait donc être connue et accessible à cette époque. En outre, on soulignera aussi que géographiquement, cette tombe royale est la plus proche de la mystérieuse « colline sud » (*Südhügel*), située au croisement de plusieurs axes cultuels, qui jouait certainement un rôle de premier plan dans les rites osiriens [49].

L'inscription d'Aménirdis Ire sur le bol de Khâsekhemoui commémore peut-être un rituel de protection d'Osiris accompli par la Divine Adoratrice à Abydos ou ailleurs, par exemple au cours des mystères du dieu à la fin du mois de Khoïak, mais en l'absence de contexte plus précis, il est difficile d'en dire plus sur les circonstances de cette usurpation [50].

[47] Voir U. EFFLAND, « Das Gottesgrab. Der Gott Osiris in Umm el-Qaab / Abydos », *Sokar* 16, 2008, p. 6-11 et U. EFFLAND, J. BUDKA, A. EFFLAND, *MDAIK* 66, p. 30-35 (IV. Der Schrein des Osiris).

[48] Voir Y. VOLOKHINE, « Les déplacements pieux en Égypte pharaonique: sites et pratiques cultuelles », dans D. Frankfurter (éd.), *Pilgrimage and Holy Space in Late Antique Egypt*, *RGRW* 134, Leyde, 1998, p. 71-77.

[49] U. EFFLAND, J. BUDKA, A. EFFLAND, *MDAIK* 66, p. 78-85 (VII. Kult- und Prozessionsachsen).

[50] Le bol pourrait par exemple avoir servi pour une libation lors d'une veillée funèbre d'Osiris, voir à ce propos S. DONNAT, « Le bol comme support de la Lettre au mort », dans Y. Koenig (éd.), *La magie en Égypte : à la recherche d'une définition*, Paris, 2002, p. 217-221.



Fig. 7a. EA 4701 (© The Trustees of the British Museum).



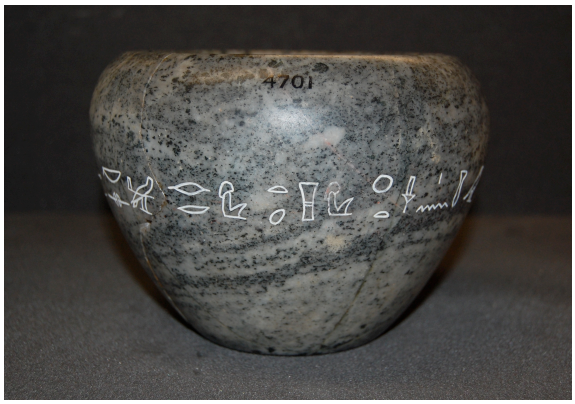
7c



7b



7e



7d